

Laval théologique et philosophique



Fabienne BRUGÈRE, *Le goût. Art, passions et société*. Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Philosophies », 130), 2000, 128 p.

Yves Laberge

Volume 61, Number 1, février 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/011516ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/011516ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laberge, Y. (2005). Review of [Fabienne BRUGÈRE, *Le goût. Art, passions et société*. Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Philosophies », 130), 2000, 128 p.] *Laval théologique et philosophique*, 61(1), 212–213.
<https://doi.org/10.7202/011516ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

The logo for Érudit is located in the bottom left corner. It features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

mouvement liturgique. Si la mise en œuvre des réformes s'est faite dans un climat favorable, des questions ont surgi suite à leur application.

Le dernier chapitre sur la morale est divisé en deux : la morale de la vie, écrit par Philippe BORDEYNE, et la morale sociale, écrit par Dominique GREINER. Cette division a obligé les auteurs à faire des synthèses encore plus serrées. Le chapitre sur la morale de la vie donne un aperçu des tendances et des grands noms. Que ce soit l'éthique de la vie de Barth ou de Shweitzer, ou la morale du corps des manuels catholiques, chaque courant est présenté succinctement, mais clairement. Les nouveaux défis des biotechnologies, à la fin du siècle, amènent à dépasser une morale « naturelle » pour tenir compte de la vie humaine dans sa globalité et pour favoriser l'humanisation. En morale sociale, l'Église catholique a mis du temps à reconnaître les droits de l'homme, ce que fera Jean XXIII dans *Pacem in terris*. Avec Vatican II, la morale scrute les « signes des temps » et doit s'adapter aux conditions concrètes d'action. L'Église insiste moins sur un discours bon en tout lieu et en tout temps. Si la théologie politique et la théologie de la libération des années 70 ont tenté d'apporter une réponse aux cris des pauvres, Jean-Paul II, dans son pontificat, a recentré l'enseignement social au sein de la théologie morale et en lien avec la théologie spirituelle. Il propose une « signification de l'être humain » (p. 308) plutôt que des solutions concrètes.

Cet ensemble de synthèses bien réussies possède une faiblesse importante : il est souvent franco-centré, pour ne pas dire catholico-centré. Peu de place y est faite à l'Amérique, l'Asie et l'Afrique malgré la prétention de parler de la théologie au xx^e siècle. La même remarque pourrait être avancée pour les autres confessions chrétiennes : si le protestantisme européen et continental est souvent pris en compte, il en va autrement pour les Églises orthodoxe et anglicane. Ce livre a en outre le défaut de toute tentative de synthèse, c'est-à-dire la présence d'affirmations parfois trop générales. De plus, la division des synthèses amène parfois quelques redites. Par contre, ce livre permet d'avoir une bonne vue d'ensemble du xx^e siècle théologique. C'est un livre que tout étudiant en théologie devrait se procurer. Il a un souci pédagogique évident, que ce soit par des notes infra-paginales qui définissent certains termes ou qui renvoient à des ouvrages, ou par des procédés tel celui de Paul De Clerk qui, à travers une famille typique, a illustré son propos. Enfin, ces synthèses permettent de saisir l'importance du concile Vatican II pour la théologie du xx^e siècle. Celui-ci constitue le pivot de la majorité des chapitres. Bref, ce livre donne le goût de monter sur les épaules des géants pour faire, à notre tour, de la théologie.

F. Danny ROUSSEL, s.c.
Université Laval, Québec

Fabienne BRUGÈRE, **Le goût. Art, passions et société**. Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Philosophies », 130), 2000, 128 p.

Un titre enthousiasmant comme *Le goût. Art, passions et société* pourrait inviter son lecteur vers diverses avenues disciplinaires, empruntant peut-être la voie de l'anthropologie, de la sociologie, de la psychologie, ou de l'esthétique. Mais dans le cas présent, ce deuxième livre de Fabienne Brugère propose en quelque sorte une histoire du goût en Europe à l'âge classique, à partir d'un cadre conceptuel situé au cœur de la philosophie, en se référant successivement à Kant, Hume, Diderot, et principalement au philosophe anglais Anthony Shaftesbury (1671-1713), auteur auquel elle avait consacré son premier ouvrage¹.

1. Fabienne BRUGÈRE, *Théorie de l'art et philosophie la sociabilité selon Shaftesbury*, Paris, Champion, 1999.

Si le point de départ de sa réflexion sur la genèse du goût reste la *Critique de la faculté de juger* de Kant, Fabienne Brugère veut élargir son propos, insistant sur l'importance du goût en tant qu'expression d'une individualité (p. 12), tout en rappelant que le goût, comme le jugement et la sensibilité, évoluent et deviennent des enjeux communs de l'art (p. 14). L'étude introduit également la notion de délicatesse en matière de jugement, d'après le jésuite Dominique Bouhours (1628-1702) (p. 16). L'un des points forts de l'ouvrage de Fabienne Brugère est de fournir au passage des définitions nombreuses et utiles : « La passion, c'est le goût fait plaisir » (p. 33). Tout au long de son livre, elle reformule ses concepts et en précise le sens, par exemple lorsqu'elle indique que « L'art est civilisateur » (p. 33). La deuxième partie définit, situe et articule avec précision la dynamique du goût, en mettant en évidence sa stabilité : « [...] le goût s'acquiert et se forme dans la pratique disciplinée de la société ; il exprime les bonnes habitudes, mœurs et manière d'être sociales ; il refuse la mode et les caprices de l'opinion » (p. 44). La troisième partie porte autant sur le théâtre français du XVIII^e siècle, et sur certains articles de l'*Encyclopédie* de Diderot. Pour celui-ci, il existe une adéquation entre le théâtre et la société : « [...] théâtralisation de la société et devenir social du théâtre vont de pair » (p. 83), annonçant ainsi les écrits du sociologue d'origine canadienne Erving Goffman².

De loin la meilleure de l'ensemble, la quatrième partie se fonde davantage sur les *Essais* de David Hume, et se penche sur le rôle de la critique face aux arts et à la littérature. Fidèle à cette pensée, Fabienne Brugère affirme que « le bon critique est celui qui sait faire une lecture matérielle des œuvres, celui qui quitte des catégories toutes faites pour s'intéresser à la singularité de telle ou telle œuvre » (p. 103). Plus loin, elle admet que la singularité des goûts individuels peut rendre vaine la recherche d'une règle commune du goût, qui serait admise et partagée de tous (p. 105). Selon Fabienne Brugère, et à la suite de Hume, le critique digne de ce nom parvient à se dégager de l'opinion générale à partir du moment où il peut faire valoir la justesse de son expertise en matière de goût, « dans la mesure où sa perception aiguisée ou délicate du monde révèle sa capacité à diagnostiquer le sensible » (p. 108). Certains observateurs s'avèrent être plus sensibles, plus délicats. C'est pourquoi on peut y lire que « la valeur du jugement du goût tient alors à la délicatesse de goût comme capacité à sentir toutes les variations qualitatives des choses » (p. 108).

Ouvrage clair et bien structuré, rédigé dans un style vivant, *Le goût. Art, passions et société* se lit aisément, sans préparation préalable. Je critiquerais peut-être l'usage que fait Fabienne Brugère du concept de lien social, en faisant abstraction du fait qu'en sociologie, ce concept désigne la relation entre un individu et le groupe auquel il appartient, et non la relation entre tous les individus, qu'elle nomme parfois « relation interhumaine » (p. 32-33). En fait, s'il est ici question de société, l'ouvrage ne prétend toutefois pas se ranger du côté de la sociologie, et à part Norbert Elias (note, p. 33), les sociologues qui ont élaboré des théories sur les dimensions sociales du goût et de l'art (comme Durkheim, Bourdieu, Becker) n'ont d'ailleurs pas été convoqués dans ses pages — ce n'était ni le but, ni même le propos de cet ouvrage³. On pourrait facilement consacrer tout un livre uniquement à la dynamique des critères d'appréciation du beau, que ce soit en philosophie ou en sociologie. Cependant, cette synthèse partielle et concise sur la généalogie du goût mérite d'être lue et sera particulièrement instructive pour nos étudiants du baccalauréat.

Yves LABERGE

Institut québécois des hautes études internationales, Québec

2. Erving GOFFMAN, *La mise en scène de la vie quotidienne*, t. 1, Paris, Minuit, 1973.

3. Sur ce point, voir par exemple les ouvrages classiques de Howard BECKER, *Les Mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988 [1982] ; et de Pierre BOURDIEU, *La Distinction*, Paris, Minuit, 1979.